

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE REVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. XI.

MONTREAL, 9 DECEMBRE 1899.

No 242

SOMMAIRE

Cléophas Beausoleil, *Vieux Rouge* — Canadiens et Anglais, *Imprimeur* — Soldats de France, *Magister* — Les P'tits Chars, *Viatur* — Les Idées de l'E. Parocchi, *Jean de Bonnefon* — Le Reliquaire, *Gastm Leroux* — Mœurs Electorales, *Rigolo* — Une Variété du Féminisme — Vols Sacrilèges — Le Petit Homme, *Jean Richepin* — Pour vous, mesdames.

Les conditions d'abonnement au **RÉVEIL** ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

Le **REVEIL** est imprimé et publié par A. Filiatreault, au No 157 rue Sanguinet, à Montréal.

CLEOPHAS BEAUSOLEIL

Le **REVEIL** a le plaisir de saluer aujourd'hui, dans la personne de M. Cléophas Beausoleil, le nouveau directeur des postes de la ville de Montréal.

Tout en félicitant cet excellent ami sur l'opportunité de la nomination qui vient d'être faite, il y a certaines restrictions qui s'imposent d'elles-mêmes, si l'on considère un peu les intérêts du parti libéral.

Mais nos politiciens de pacotille, Laurier et Tarte, qui ont peur de mettre à leurs côtés des hommes d'une supériorité indiscutable, ont cru que l'unique prestige de leurs noms suffirait pour enlever l'électorat aux prochaines élections.

L'échec que vient de subir leur copain Greenway doit leur démontrer qu'on ne foule pas impunément aux pieds ses plus chauds partisans, sans que ceux-ci ne ressentent un jour l'insulte et l'abandon dont ils ont été les victimes, et ne s'en vengent à l'aide du bulletin de vote, du moment qu'il tombe à leur portée.

Mais détournons nos regards attristés du triste spectacle que nous offrent ces tristes sires pour les reporter sur l'ami sincère et dévoué, qui n'a jamais failli à ses promesses, et dont les conseils ont toujours été marqués au coin du bon sens et de l'honnêteté.

Avant de reproduire la biographie que vient d'écrire, avec un remarquable talent, notre jeune ami, Alfred Pelland, et que nous empruntons au *Soleil*, il nous sera permis de faire une dernière observation au sujet de *nos chefs*.

Tout le monde connaît la *Mascotte*, cette désopilante opérette qu'on ne se lasse jamais d'entendre.

Eh bien ! figurez-vous Laurent XVII, sous la forme de Laurier, avec un biniou crevé, suivi de son chambellan Rocco, représenté par le père Tarte, portant sous son bras une clarinette brisée dont aucun son ne peut plus sortir ; et au troisième plan le désolé prince Fritellini, sous la forme de Louis-Joseph, moins le pommelé.

Il ne manquera que le beau-père de notre pays.

Tous les trois, dégomés et dépenaillés, chercheront en vain, en vagabondant à travers nos campagnes, les cohortes d'électeurs qu'ils auront perdus par leur propre faute.

Mais nous préférons penser à un sujet plus agréable, et dire à notre ami, M. Beausoleil, une faible partie du bien que nous pensons de lui :

Ils commencent à être rares les survivants de cette phalange autrefois serrée qui s'était formée vers 1872, et que ralliaient autour du "National" les mêmes sympathies, les mêmes admirations, les mêmes idées de rénovation nationale. A des instants plus ou moins rapprochés, une balle invisible siffle, un vide se fait dans les rangs, vide qui ne sera pas rempli, car qui se soucie des

idées dont ils étaient enflammées jusqu'à l'enthousiasme. La génération actuelle a des préoccupations qu'elle appelle "plus pratiques" ; elle est "affairée" et ne regarde pas souvent en arrière.



Les débuts de M. Beausoleil remontent de cette période de glorieuse renaissance qui vit éclore à la fois : Jetté, Mercier, Loranger, Mousseau, David, Laberge, Perrault et tant d'autres vaillants champions.

L'amour de la patrie, l'horreur des complaisances serviles, le dédain du succès vulgaire, le souci perpétuel de l'orthodoxie en politique, l'énergie de la conviction, la persistance au travail de l'incorruptible probité du cœur et de l'esprit : telles étaient les qualités qui animaient cette fière jeunesse.

* *
Cléophas Beausoleil est né à Saint-Félix de Valois (alors du comté de Berthier et aujourd'hui de Joliette), le 19 juin 1845. Son père, Joseph Beausoleil, était cultivateur, et sa mère, Rose Ducharme, était fille d'un cultivateur.

Il est donc par excellence un fils du peuple.

A l'âge de dix ans, il entra à l'Académie de Berthier, puis au collège de Joliette, où son application secondant ses merveilleuses dispositions naturelles, lui fit remporter tous les prix.

Comme la plupart des étudiants de son canton, il débuta dans la vie monastique et par là, fut un professeur excellent, un homme qui parle à des enfants avec la conviction d'en faire des hommes.

Ce fut un des charmes de sa vie.

Il aurait, comme le pieux sage, tranquillement

vécu, content de son bonheur, si une série d'événements ne l'avaient conduit sur la grande scène du monde.

En 1864, nous trouvons M. Beausoleil à Montréal, faisant son droit chez MM. Bélanger et Desnoyers (aujourd'hui juges tous deux). Cependant, la politique exerçait déjà sur son esprit une sorte de fascination et il débuta dans la carrière du journalisme en entrant à la rédaction de *L'Ordre*, en 1866. L'année suivante, il suivit M. Hector Fabre, qui allait fonder *L'Événement*, à Québec, mais six mois plus tard, il revint à *L'Ordre*, puis au *Nouveau-Monde*.

Son passage à ce dernier journal fut particulièrement brillant. Le souvenir des vives et passionnantes polémiques qu'il eut à soutenir contre MM. Dunn, Decelles et Cauchon est encore aujourd'hui palpitant d'intérêt.

Il n'existe peut-être pas de carrières plus difficile que le journalisme. En effet, le journaliste doit être prêt à écrire sur tout. Quel est celui qui sait ce qu'il écrira demain ? Dans une même journée, le hasard des événements peut le faire passer des États-Unis à l'Égypte, de l'antiquité la plus reculée à l'actualité la plus palpitante, des questions politiques aux questions religieuses. Ce sont à chaque instant des sauts de deux mille ans et de deux mille lieues ; il lui faut connaître tous les temps, tous les pays, leurs histoires, leurs mœurs, leurs situations économiques. C'est là une difficulté dont on ne tient pas souvent compte et qui est immense. Aussi quelle souplesse, quelle intelligence, quel esprit toujours prêt il faut pour ce périlleux métier.

M. Beausoleil fut un maître dans cet art si compliqué. Aujourd'hui encore, en relisant certains de ses articles, on est vivement impressionné. En maints endroits, on rencontre vraiment l'étoffe des grands polémistes français : chaleur, spontanéité, dialectique vigoureuse et serrée, cela se fonde dans un élément de force harmonieuse et superbe où domine une influence prépondérante, l'influence du savoir et de la raison.

C'est en 1872 qu'eut lieu cette coalition de tout ce que Montréal comptait alors de distingué parmi la jeunesse canadienne-française. M. Beau-

soleil dans sa remarquable conférence de l'hiver dernier au club Letellier a raconté leurs travaux et leurs aspirations d'une façon trop magistrale pour qu'il me soit permis d'insister.

L'année suivante, nous retrouvons M. Beausoleil au *Bien Public*, qui fut durant sa brillante et trop courte carrière, le point de ralliement de la jeunesse libérale. Il avait fondé ce journal de concert avec M. L. O. David, ce vaillant patriote, qui consacre son beau talent dans l'admiration des autres et qui brûle comme un trépied plein d'escens et de charbon devant les gloires nationales de son pays, jettant dans la flamme son temps, son travail, sa pensée, son âme : tout ce que peut sacrifier un homme à ce qu'il adore.

Si les dissemblances physiques et intellectuelles sont grandes entre MM. David et Beausoleil, la conformité morale les fait oublier, car tous deux n'ont toujours eu qu'un amour-propre : la grandeur de la nation canadienne-française.

Outre le journalisme M. Beausoleil a aussi une autre passion : ce sont les livres,

Posséder une bibliothèque c'est l'orgueil et le bonheur du lettré, qui vit au milieu de ses richesses qu'il ne se contente pas de regarder, mais qu'il lit, qu'il étudie et dont il s'assimile la substance.

M. Beausoleil étudia partout et toujours et sa curiosité est universelle. Régulièrement, il se tient au courant des voyages et des explorations ; régulièrement il s'informe des faits de la vie sociale et politique ; régulièrement il suit les progrès de la science. Mais l'étude de l'économie politique a pour lui un attrait tout particulier.

Défendre la société canadienne menacée dans ses intérêts matériels, dans les ressorts de sa puissance financière, comme dans sa vie morale, cela a toujours été sa pensée dominante.

En 1875, M. Beausoleil abandonna le journalisme et se consacra aux affaires à titre de syndic officiel pour le district de Montréal.

Il a rempli cette charge délicate avec beaucoup d'application, de prudence, de sagesse, de mesure et de raison pratique. Dans tous les mondes, il s'était acquis des clients : marchands,

industriels, financiers, se pressaient dans son cabinet.

Les affaires de finances qui demandent des connaissances et surtout des aptitudes spéciales étaient un jeu pour lui ; il découvrait le mécanisme des opérations les plus dissimulées, il dévoilait les combinaisons les plus savamment montées, les supercheries les plus artificieusement ourdies. Et tout cela était fait avec une habileté et une délicatesse sans pareilles.

A ce travail pratique et persévérant, M. Beausoleil avait amassé une petite fortune dont la rente le débarrassait des soucis matériels de la vie, mais en 1880, la loi des faillites ayant été abrogée, il revint à sa profession et à la vie publique active, lui sacrifiant son temps, son argent, sa santé.

L'année suivante, il entra en société avec l'hon. M. Honoré Mercier et M. P. G. Martineau et plus tard avec M. F. X. Choquette.

A partir de cette date, M. Beausoleil fut le conseiller intime, l'ami de cœur et l'agent actif et dévoué de Honoré Mercier. Il s'était établi entre lui et le ministère national un courant régulier de communication et il était consulté officieusement sur toutes les grandes affaires.

Esprit délié, rompu aux affaires et aux expédients de la politique, partisan sans fanatisme, libéral sans illusions, M. Beausoleil ressemble au grand patriote par plus d'un côté, et puis leurs esprits sont de la même famille : méthodiques, exacts, rigoureux, ni l'un ni l'autre ne se paient de mots.

M. Beausoleil fut également depuis cette époque, l'organisateur en chef du parti libéral. Dans ce travail obscur, compliqué, tourmenté, il a joué un rôle décisif, grandissant dans son parti et dans les affaires publiques. Il a rempli cette charge avec beaucoup d'honneur pour lui et de profit pour son parti.

Par son tempérament politique, son esprit pratique et sensé, il savait résister aux emportements, réprimer les violences et détourner les coups de tête : il déployait une grande habileté dans l'art de tourner les difficultés, de satisfaire les intérêts et d'effectuer les conciliations et les fusions. Et il est resté jusqu'à ces derniers temps

sans ostentation, l'agent actif, universel, efficace du parti libéral, servant avec fidélité, mais sans servilité.

En 1887. M. Beausoleil entra dans l'arène fédérale précédé d'une grande réputation qu'il sut soutenir avec éclat comme orateur et comme tacticien.

Comme orateur, il est doué d'une éloquence sévère et réfléchie, d'une dialectique vigoureuse et serrée. Il n'a ni la verve, ni l'esprit des raliés, ni la flamme apparente ; non plus le geste dont le jeu intéresse le regard et fait écouter un orateur, même quand il dit peu de chose ou rien. Il a une voix un peu sourde, avec un accent singulier : il fait peu de gestes, mais quand il parle il a quelque chose à dire et le dit en peu de temps. Sa diction est également un peu lente et trop martellée, mais c'est plutôt une observation qu'une critique, car son discours y gagne, on dirait qu'il pénètre davantage dans l'esprit de l'auditeur. Encore une remarque : il a horreur de la rhétorique et ne voit dans la perfection du style que le moyen de donner à la pensée toute sa force et de la vêtir d'une manière digne d'elle.

Comme tacticien, je me contenterai de citer sa fameuse motion en faveur des écoles séparées et de la langue française, qui rallia sous son drapeau tous les Canadiens-français et conduisit à deux doigts de sa perte, le gouvernement si fort de sir John A. Macdonald, — aussi le magistral discours qu'il prononça sur le budget en 1891 et qui força le ministre des finances à modifier son tarif.

M. Beausoleil laissera donc à Ottawa le souvenir d'un grand "debater", mais il laissera surtout le souvenir d'un vrai patriote. Quand il s'agissait des questions nationales ou religieuses, il n'y avait pas d'attaches de parti qui tenaient pour lui : aussi les Anglais l'avaient-ils très justement surnommé, "the chief of the old guard of the french party."

C'est à cette époque que M. Mercier voulut, à différentes reprises, prendre M. Beausoleil dans son ministère, mais cette seule pensée révoltait M. Laurier, qui s'écriait à chaque fois : — "Si vous m'enlevez Beausoleil je m'en vais, moi aussi."

La carrière municipale de M. Beausoleil est trop importante pour que nous n'en disions pas un mot.

Ce fut en 1882 qu'il entra au Conseil de ville, comme représentant de la division St-Jacques. Le programme d'alors de M. Beausoleil peut se résumer en trois points principaux :

1o Liberté de l'approvisionnement du marché et abolition du monopole des abattoirs.

2o L'établissement de l'égalité entre tous les citoyens, par l'abolition de la corvée qui privait des milliers d'ouvriers de leur vote.

3o L'établissement du règne de la majorité, c'est-à-dire de la population française, opprimée par une minorité anglaise, qui perpétuait son règne par le maintien de la journée de corvée, et en empêchant l'annexion des municipalités françaises.

Ce beau et patriotique programme, M. Beausoleil l'a exécuté à la lettre, avec activité et énergie. Nul obstacle n'a pu vaincre sa résistance.

C'est également lui, qui, de concert avec MM. Préfontaine et Rainville, fut le promoteur de toutes les améliorations qu'ils ont faites à Montréal et qui l'ont rendue l'une des plus belles villes de l'Amérique, et au sujet de légitime orgueil pour la province.

Ainsi qu'on peut le constater, la carrière de M. Beausoleil est bien remplie et tous les hommes de bien regretteront sa disparition de la scène publique.

On dirait que l'époque n'est pas favorable aux sommités libérales ; elles se retirent les unes après les autres dans le silence. Après Devlin, après Choquette, après Lemieux, après Langelier, c'est Beausoleil. Quand donc s'arrêtera cette funèbre procession ?

Là, nous avons fait ce que nous devons faire, et comme nous l'avons dit, cet article biographique n'exprime qu'une très faible partie du bien que nous pensons de lui.

Mais, nous le répétons, il nous fait peine de voir le parti libéral rejeter ses meilleurs hommes de combat et d'action, hors

des rangs du parti, quelquefois par les *faveurs* laborieusement gagnées, le plus souvent au moyen de horions et d'avanies sans nom.

L'hon. M. Laurier plane trop haut, sans doute, pour daigner abaisser ses regards sur ses partisans, mais quand viendront les élections générales il sentira que les bonnes volontés se sont émoussées au contact de l'ingratitude qu'il a déployée depuis qu'il est au pouvoir.

Il pourra alors s'adresser à toutes les porteuses de jupes qui se sont accrochées à lui pour avoir des places pour leur protégés et leur demander de lui procurer des votes.

Il verra ce que ça rapporte.

VIEUX-ROUGE.

Canadiens et Anglais

Sous la même rubrique, nous avons déjà publié quelques articles qui ont semblé donner la note juste aux deux nationalités.

Voici un exemple qui vient de se passer sous nos yeux et qui en dit plus long à ce sujet que tous les arguments qu'on peut mettre bout à bout pendant un mois.

Un homme bien connu à Montréal, qui est obligé de faire exécuter des travaux d'impression considérables tous les ans était l'autre jour chez MM. Morton Phillips & Cie, rue Notre-Dame. Il fut interpellé par celui qui écrit ceci, qui lui demanda, avec un peu d'étonnement, comment il se trouvait là pour avoir des soumissions.

— C'est bien simple, répondit-il ; vous savez que depuis une quinzaine d'années, j'ai toujours été forcé d'avoir beaucoup d'imprimés. Je suis venu dans une maj.

son anglaise pour la première fois il y a huit jours, et je puis vous assurer que dorénavant mes commandes d'impression seront données ici. La raison en est bien simple. J'ai trouvé chez ces messieurs une ponctualité qui m'a toujours manqué chez mes anciens imprimeurs. A l'heure dite, les épreuves sont prêtes, et au jour fixé, le travail est livré.

J'ai été blagué trop longtemps. je ne veux plus l'être.

En thèse générale, ce monsieur avait raison, mais il ne peut pas mettre toutes les maisons canadiennes d'imprimerie sur le même pied. Nous en connaissons un moins deux : La Compagnie d'Imprimerie Perrault, et la Compagnie Guertin, qui sont aussi ponctuelles à remplir les commandes que toute autre.

IMPRIMEUR

" Soldats de France "

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que notre excellent ami M. Frédéric de Kastner, professeur bien connu à Québec, donnera une conférence au Monument National, intitulée " Soldats de France. " C'est un titre qui sonne comme une fanfare, et il n'y a aucun doute que M. de Kastner saura rendre justice au sujet qu'il traitera. Rendez-vous en foule au monument ce soir-là.

MAGISTER.

AUX SOURDS— UNE DAME RICHE, QUI A été guérie de sa surdité et de bourdonnements d'oreille par les Tympan artificiels de l'INSTITUT NICHOLSON, a remis à cet institut la somme de 25,000 frs. afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympan puissent les avoir gratuitement. S'adresser à l'INSTITUT NICHOLSON, 780, EIGHTH AVENUE, NEW-YORK.

LES P'TITS CHARS

C'est vraiment une belle institution que les P'tits Chars et les actionnaires sont des gens heureux ; le président et les autres officiers de la compagnie ne se plaignent pas ; les hauts fonctionnaires touchent de gros appointements et réussissent facilement à joindre les deux bouts ensemble.

Mais il y a un autre employé des P'tits Chars qui est autrement important que tous ces gros bonnets de la Compagnie : C'est le Conducteur.

En voilà un qui occupe un poste qui lui donne comme le capitaine de vaisseau en mer droit de vie et de mort sur l'équipage et les passagers. Il vous bouscule avec désinvolture, vous demande grossièrement le prix de votre place, et vous pousse en avant pour tâcher d'encaquer le plus grand nombre possible de victimes dans son char.

La manière de crier : l' " En avant là vous autres, tassez-vous ! " est une phrase stéréotypée. On dirait qu'il y a une école quelque part pour enseigner la grossièreté.

Il ne faut pas conclure de tout cela que tous les conducteurs sont impolie, mais il y en a un grand nombre, et le public, fatigué de porter des plaintes à l'administration, a fini par se résigner et endurer son mal sans protester.

Et, d'ailleurs, à quoi bon ? Chercher des témoins, se déranger, attendre le bon plaisir des chefs de bureaux, les entendre e récrier et remercier vraiment ceux qui se plaignent, et tout cela pour ne donner aucune suite à la plainte. Voilà la fiche de consolation que reçoit le citoyen imprudent qui ose élever la voix. Le malotru qui s'est mal conduit reste à sa place, et il nargue le naïf qui a osé formuler une accusation contre lui.

Nous savons parfaitement que tout ce que nous disons ne changera pas un iota dans tout le système.

Mais c'est une protestation.

VICTOR

Les Idées de l'E. Parocchi

A l'heure où le gouvernement français exécute les Assomptionnistes, le cardinal Rampolla sacrifie son ennemi personnel, le cardinal vicaire, sur le fragile autel de marbre qui est le Pape.

Depuis 1892, le secrétaire d'état sicilien sollicitait la suppression sans phrases du Romain Lucido Parocchi. Pendant huit ans, le Pape a résisté, conservant l'auxiliaire religieux dont le caractère impose du respect à ceux même, qui le combattent.

La disgrâce du cardinal est un malheur pour l'Eglise. Peut-être tournera-t-elle pour lui en honneur et en bonheur. La griffe de l'aigle déchire, la griffe de l'oie signale seulement ceux qu'elle veut atteindre.

Ce matin même, à dix heures, Lucido Parocchi ancien évêque de Rome pour le Pape prisonnier, quitte le palais qui, pendant dix-huit ans, abrita la souplesse de son courage et la hardiesse de sa piété. Qu'il soit permis à un Français de trouver au livre du passé, comme une fleur séchée, le souvenir d'une audience dans ce palais romain où la chaleur de l'esprit donnait aux murs humides et noirs les reflets d'un feu d'artifice.

A portrait austère, cadre austère ; on attendait l'audience dans un salon tendu de soie rouge, où de nobles fauteuils, rangés le long du mur, contempnaient mélancoliquement un portrait de Léon XIII, placé sous un dais solennel. Deux grands salons suivaient, nus et déserts. Une porte s'ouvrait, et le cardinal paraissait, les mains tendues, non pour bénir, mais pour être simple.

La ligne des Césars est celle de ce large profil romain dessiné sous la masse des cheveux noirs aujourd'hui striés de blanc, comme sont parfois rayées les épaisseurs de l'ébène. Dans le regard, se lit une incroyable bonté, mais dans l'arc

impérial de la bouche, se montre une inquiétante ironie.

A regarder le prince de l'Eglise, lourdement assis sur un fauteuil comme sur un trône, on se demande ce que l'homme serait devenu, s'il n'avait pas tourné ses pas vers la certitude de l'autel. Je sais des prêtres excellents qui, s'ils n'étaient pas prêtres, ramperaient sur le sol comme des lianes tombées. Le cardinal Parocchi, où qu'il eût été placé, se serait élancé haut, arbre superbe dans la forêt des hommes. Il est de ceux qui naissent chefs là où le hasard de la vie les jette. Quand ils cessent d'être chefs d'un pouvoir leurs adversaires doivent toujours craindre qu'ils ne deviennent chefs d'une opposition savante — et discrète.

Le jour où je vis le cardinal-vicaire était celui où il avait été nommé président des fêtes jubilaires du Pape. Ses ennemis prétendaient que cette charge lui avait été donnée pour le mener à un échec certain. La combinaison reçut du cardinal un beau croc-en-jambe, car le jubilé fut un triomphe pour Léon XIII.

Le cardinal avait prononcé à l'Académie un magnifique discours, le matin même de mon audience. Je me permis en manière d'ouverture, un mot d'admiration :

— " Je crois, me dit-il, que mon improvisation ira aux gémonies de la presse."

Je crains de n'être pas compris, et pourtant ma pensée, vue à travers l'histoire, est d'une belle clarté : la Papauté et la Démocratie sont faites pour voguer de concert sur le grand fleuve qui nous emporte vers le vingtième siècle. L'Eglise doit non seulement être au-dessus des partis, mais encore au-dessus de toute la politique. Le meilleur moyen de prêcher l'union entre les individus est d'accepter les gouvernements établis, sans se mêler jamais du détail des affaires de l'Etat. Bellarmin, le roi de la théologie, a très justement écrit que les catholiques non seulement sont libres de ne pas obéir au Pape sur des affaires de pure politique, mais en ont le devoir, si leur conscience leur impose la désobéissance. Un de nos prédicateurs français, le Père Monsabré, a magnifiquement cité cette parole, dans un de ses discours de Notre Dame :

“L’Eglise mon cher enfant, doit guider les hommes dans les hautes sphères de la pensée et non sur les plaines rases de la politique. La Papauté a la plus belle mission qui soit au monde. Elle peut maintenir la paix entre les hommes d’un même pays, comme entre les nations. C’est à ce titre, mais à ce titre seulement, que l’influence pontificale se met, non au service de la politique mais au service de la paix éternelle. Ce serait une singulière façon de dire aux catholiques : soyez unis, que de leur conseiller de faire des révolutions. Que la procédure soit conforme au code, cela regarde les nations, non les cardinaux secrétaires d’Etat.

“ — De telles idées, osai-je insinuer, auraient un grand retentissement aux échos du pays de France. ”

Au nom de France, tout l’être du cardinal sembla s’éclairer d’un feu allumé dans la moëlle même des os. Le prince de l’Eglise voulut se préparer à dire certaines choses : l’arc des lèvres eut un mouvement de tension, puis s’abattit comme si la flèche avait été remise au carquois — “Il n’y a pas de pays, dit-il simplement, qu’il faille plus aimer, et où il faille apporter les intentions plus pures. Ce que doit vouloir la Papauté pour la France, c’est la plus haute dose de liberté dans la plus large coupe de sagesse : l’Eglise ne doit être à personne en particulier, elle doit appartenir à tous en général. L’autorité morale du Souverain Pontife a toujours été d’autant plus grande dans votre pays, qu’il a été plus justement respectueux des libertés nationales. Les mots usuels ne peuvent pas donner l’idée de la prudence et de la modération que le Pape porte en ces matières. Souhaiter, par exemple, le maintien au pouvoir de tels ou tels hommes politiques, semblerait aussi étrange que de souhaiter le renversement de ces mêmes hommes.

“ Approuver des ministres à un moment donné c’est se donner le droit de les blâmer dans d’autres circonstances. Et la Papauté a de plus beaux combats à diriger. L’œil de l’homme ne regarde ni en haut, ni en bas, mais droit en face de lui. L’œil du Pape peut, par privilège d’Etat, fixer son acuité vers les serènes régions d’où descendent les grands penseurs. ”

Si l’homme qui, dans une conversation privée, a de tels éloms, avait été chargé d’appliquer la politique de Léon XIII, l’histoire du règne aurait peut-être grandi de toute la hauteur de l’Eglise.

JEAN DE BONNEFON.

LE RELIQUAIRE

Je m’en fus hier, à Saint-Denis. C’est la semaine sacrée, là-bas, celle où l’on expose, dans la vieille basilique de Suger, les reliques du grand Saint des Gaules et de ses compagnons, saint-Eleuthère et saint-Rustique. Cette exposition ne va point sans rites exceptionnels, sans cérémonies auxquelles les fidèles se rendent en pèlerinage. Du moins y sont-ils appelés, et des affiches, apposées sur les murs des églises, nous rappellent que l’heure est venue de s’agenouiller devant les restes de celui qui quitta Athènes pour christianiser Lutèce. Se pensai que ce serait un spectacle qui replacerait avantageusement, pour le salut de mon âme, les courses de taureaux, que celui du défilé des chasubles et des étoles brodés d’or, devant des fidèles recueillis, et je traversai la plaine toute noire, toute culottée de la fumée des usines, qui me séparait de ces pompes catholiques.

Le ciel était barbouillé de cent panaches accrochés aux cimes des cheminées géantes. On entendait souffler les fourneaux dévorateurs de houille, et moi qui m’en allais vers un peuple en prière, je me pris à songer au peuple en travail. A l’entrée de Saint-Denis, je m’attardai devant une forge. Il y avait là, dans la lueur sanglante des charbons, un terrible batteur de fer dont les bras, dans un rythme à la fois cadencé et violent, soulevaient et abaissaient une masse énorme sous laquelle jaillissait toute la fantasmagorie des étincelles. Il était d’une beauté surnaturelle.

Et je me rappelai la parole que Dalou me jetait rajeusement dans la figure : “ Je vous dis qu’ils sont plus beaux que les dieux de l’antiquité ! ” Et le maître, dans une évocation de génie, les faisaient défiler devant mes yeux émerveillés, les travailleurs, tous les travailleurs de la terre. Il me les dépeignait en trois mo, ts

me les esquissait du geste de son pouce : les forgerons aux tabliers de cuir, les terrassiers avec leurs pioches, les ouvriers des villes armés de leurs outils, les balayeurs des rues, "oui, les balayeurs des rues, monsieur ! avec leur balai," et les hommes des champs et de la mer, droits sur leur proue ou debout sur leurs chars !

Et Dalou, dans son enthousiasme de la beauté et dans son amour du peuple, me parlait de la "procession de demain," du cortège plébéen qui devait parcourir les rues de villes, aux jours de fête, dans l'orgueil et dans la splendeur des habits de travail. "Ce serait plus beau, voyez-vous, qu'un carnaval historique, plus beau qu'un défilé de redingotes précédées de bannières, plus beau que les processions que l'on voit dans les temples."

J'étais arrivé devant le temple. Personne sur le parvis. Deux religieuses montaient lentement les degrés de la basilique. Sous le porche, un pauvre assis sur la pierre, dormait. Après un long regard attardé à cette façade lourde d'un roman qui s'en va, légère d'une ogive qui s'en vient écrasée ne sa couronne de créneaux, qui donne à cette maison de Dieu une allure inattendue de château fort, je pénétrai sous la nef immense, haute et légère. Elle était vide

Tout là-bas, du côté du chœur, je distinguai quelques surplis et j'entendis bientôt que deux ou trois voix chantaient vèpres. Après avoir reçu l'eau bénite de la main d'une sœur de Saint Vincent-de-Paul, je me signai, puis je m'avancai, étouffant le bruit de mes pas. Un prêtre monta en chaire. Je sus par un écriteau que c'était M. Legros, chanoine, curé de Pantin. Il entretint l'ogive abandonnée et le transept désert, de la vie, de l'apostolat et du martyre de saint Denis. Seules, quelques femmes assises à l'ombre des piliers, écoutaient. Moi, j'avais gagné la grille du chœur et je vis trois reliquaires en or devant lesquels un huriféraire faisait monter une courte fumée d'encens. Autour, les tombeaux étaient déjà mangés de ténèbres et l'image de marbre de nos rois se devinait plus qu'elle ne se voyait, allongée sur des monuments vides de leurs cendres,

Il y avait, proche la grille, une petite table où

s'alignaient des chandelles. Je ne pouvais décorer du titre de cierges les crayons de suif dont chacun pouvait s'emparer moyennant le modeste tribut de quinze ou de vingt-cinq centimes, qu'on laissait tomber dans une tire-lire commune. Une demi-douzaine de ces bâtons brûlaient devant les reliquaires.

Si j'avais cru assister à quelqu'une de ces cérémonies ecclésiastiques que l'on oublie point, j'étais volé. Je considérai avec consternation la petite boîte de verre cerclée d'or où reposaient les derniers ossements du grand saint Denis et je me pris à regretter moins le spectacle absent des théories de prêtres et de clercs que l'abandon lamentable où je trouvai les restes de l'apôtre des Gaules. La Piété avait-elle donc fait son temps ? Vers qui donc conduirait-elle désormais ses cortèges, si elle abandonnait celui-là ?

Mais, pendant que M. l'abbé Legros continuait sa narration devant les pierres retentissantes de la vieille basilique, voilà que je me souvins qu'il m'avait été donné un jour de contempler la face auguste, mystique et redoutable de la Piété. Un autre reliquaire se dressa devant moi et je me rappelai le peuple en délire qui s'y vint prosterner.

Ce peuple était le peuple russe, et cette chose, je la vis aux environs de Moscou, à deux cents verstes de la ville, dans une excursion que je fis au couvent de la Troïtsa. J'ai vu là, non seulement le peuple de la province moscovite, qui avait tout abandonné, ses travaux et ses moissons, pour venir prier aux pieds sacrés de saint Serge, mais encore de pauvres gens qui s'étaient donné rendez-vous, autour des reliques saintes, des quatre coins de la Russie. Certes, il y a chez nous des pèlerinages achalandés, mais Lourdes semble nous avoir prouvé qu'on ne va plus aux Lieux Saints que lorsqu'on est dans la nécessité de s'y faire porter. Là-bas, la seule pensée de la prière avait conduit vingt mille hommes,

Ce couvent qui détient les restes de saint Serge est une forteresse. J'ai vu le château-fort avec ses créneaux, ses mâchicoulis et ses huit tours qui dominent la contrée, ses palais et ses douze églises. J'ai pu me croire au moyen-âge. Les palais de cette forteresse sont habités et le,

églises de ce couvent ont comme jadis leurs prêtres et leurs fidèles soumis aux mêmes rites, respectueux des mêmes traditions, grouillant sur les parvis et sur les places avec les mêmes habits nationaux et les mêmes loques.

J'ai vu la foule des pèlerinages attendre des heures, en pleurant, devant les portes qui se fermaient sur les reliques promises. Imaginez un peuple multicolore, aux faces blêmes, aux yeux d'hystériques avec ses chemises rouges, ses tuniques jaunes parmi les murs éclatants de blancheur, à l'ombre des dômes d'or, des toits verts et des bulbes bleus. Imaginez-le sous un soleil torride, dans une atmosphère de poussière qui n'a point vu la pluie depuis quatre mois. Dans cette gamme éblouissante de lumière, faites passer les popes tout noirs, habillés de longs voiles comme des femmes en deuil.

Les hommes, exténués, s'appuient à de longs bâtons : les femmes dorment sur les pierres tombales ; d'autres semblent mortes sur les degrés d'une église. Les mères découvrent des poitrines décharnées et tentent d'y allaiter leurs enfants. Tous les regards, quand la fatigue n'a point clos les paupières, sont flamboyants de la foi. On va leur ouvrir le sanctuaire, et tous oublient les chemins parcourus, ceux mêmes qui sont venus de très loin, ceux qui ont vu les routes d'Asie et qui traînent à leurs souliers d'osier la poudre de deux moudes.

Ils s'abiment enfin au pied des icônes, ils frappent du front l'airain qui recouvre le pavé des églises : ils baisent pâmés, les livres que leur tendent les popes. Et les femmes écartent les bras comme si on les clouait sur la croix ; elles ouvrent la bouche qui n'articule aucun son : elles tournent, tournent, s'abattent dans une crise terrible. On les emporte...

Quelle vision ! quels souvenirs ! quel cauchemar sans nom ! Quand j'en sors, il n'y a plus dans l'église que les reliquaires sur lesquels une main pieuse a mis une housse brodée.

Et je pousse un soupir d'allègement en constatant qu'il n'y a pour s'agenouiller ce soir devant ces cendres sacrées, que le passant que je suis, curieux et solitaire.

MŒURS ELECTORALES

Nous cueillons, dans un journal de St-Boniface, *l'Echo du Manitoba*, l'appréciation suivante sur l'un des candidats aux élections du Manitoba :

En vertu de la parole divine que " les derniers seront les premiers " nous commençons par l'ineffable Jean-Baptiste Lauzon ; car à quelque point de vue qu'on l'envisage, par le long, le large ou le travers, l'ami Lauzon est bien le dernier, d'un grand bout dans l'échelle, des candidats qui se disputent la représentation des comtés français.

Son mérite le plus clair, disons le seul, pour être sincères, est d'avoir le porefeuille bien garni.

Par exemple un front de bœuf, un toupet d'airain, dont la source réside en sa complète ignorance.

Ses discours pour qui les entend, font songer au brinballement désordonné et discordant que produit la cloche suspendue au cou d'une vache.

Une série de divagations, de coqs à-l'âne, de bourdes et de calinotades, éclatants comme des pétards un jour de mardi-gras sans qu'on sache ni pourquoi ni comment.

Fait rire son auditoire, il est vrai, mais le fait rire à ses dépens, ce dont il ne s'aperçoit même pas tant est grande sa phénoménale suffisance.

Déclare d'ailleurs, avec une modestie charmante qu'à part lui, il n'y a pas deux membres en chambre qui sachent parler.

Parler comme lui, assurément oui, il n'y en a même pas un seul, ce dont il faut d'ailleurs se féliciter.

Voudrait se faire passer pour l'homme le plus important de la province, et déclare à qui veut l'entendre que rien ne peut se faire, sans son avis ?

En réalité, il est le bouffon de la chambre, où son existence même est entièrement ignorée.

Aussi n'a-t-il pu obtenir pour les électeurs la moindre faveur pendant toute la durée de sa session.

Cela ne l'empêche point de les bernier de ses gasconnades, car il traite toutes les affaires, en

maquignon "bluffer" et toise les hommes au volume de leur portefeuille.

C'est d'ailleurs le seul point de comparaison qui lui soit permis. la seule chose qu'il connaisse à peu près.

N'a pas même assez de bon sens pour comprendre qu'il n'aurait jamais dû sortir de son état où il trône au milieu des veaux, des vaches et des cochons.

La sagesse consiste à savoir vivre dans son milieu et à n'en pas sortir.

M. J. B. Lauzon parce qu'il enfle les mots au bout les uns des autres, comme des saucisses, aurait tort d'en vouloir tirer vanité !

En somme une nullité prétentieuse, vessie gonflée de vent, et pour le comté de St-Bouiface un véritable déshonneur.

Dans notre bonne ville de Montréal, au sein de la grande métropole, nous avons eu des candidats, et même des échevins, qui semblent avoir servi d'objectif pour photographier le manitobain.

RIGOLO

VRAIMENT MERVEILLEUX

Les affections de la gorge et des poumons sont toujours douloureuses. On s'affranchit de ses souffrances en prenant du BAUME RHUMAL : l'effet est merveilleux. 138

Réflexion de la femme d'un ministre de la couronne à sa servante qui lavait la vaisselle :

—Justine, faites attention à ce que vous faites : prenez garde de faire *péter ma porcelaine*. Vous savez qu'elle est toute neuve, et qu'il faut ménager ça. Mon mari s'ra p'têt-ben pas toujours là pour s'en faire donner d'autres.

CONSERVEZ VOTRE BEAUTÉ

En faisant usage de la DERMATINE, la seule préparation au monde qui guérisse le masque et toutes les décolorations de la peau. 50c et \$1 la bouteille. 2

Faites abonner vos amis au REVEIL.

Une Variété du Féminisme

Le féminisme européen et surtout le féminisme français sont empreints, sans le savoir, de l'esprit aristocratique ; ils veulent ouvrir aux femmes un certain nombre de carrières, dont la caste masculine se serait illégitimement réservée le monopole et leur assurer en même temps le bénéfice de tout ou partie des droits politiques et civiles dont elles subissent injustement la privation. Pourquoi interdire au beau sexe la profession d'avocat, disent les féministes auxquels je fais allusion ! Les femmes sont habituées à porter la robe avec une élégance et une grâce auxquelles le sexe laid n'atteindra jamais ; elles ont en général l'élocution facile, les gestes abondants et harmonieux et d'incontestables dispositions pour toutes les formes de l'action oratoire. Ces dons heureux, aujourd'hui perdus, méritent d'être mis en valeur sur leur vrai théâtre, et permettent à la femme de reprendre dans la hiérarchie sociale le rang qui lui convient, celui d'égal de l'homme, en lui fournissant les moyens de se procurer par son talent une aisance ou une fortune indépendante.

Des arguments du même ordre, un peu différents dans la forme, sont invoqués en faveur de la femme-médecin ; je ne m'y arrêterai point non plus qu'aux revendications aventureuses des droits de vote et d'éligibilité, et je me bornerai à constater le trait commun qui les identifie en quelque sorte, celui de viser exclusivement les professions libérales et de négliger systématiquement les professions manuelles et surtout les plus humbles de toutes, celles de la domesticité.

Des milliers et des milliers de femmes s'étiolent dans les usines ou dépensent leurs forces et leur intelligence à cirer nos bottes, à laver la vaisselle, etc. La perspective que leur offre les féministes français de devenir avocats, médecins, ou même députés, ressemble à un trompe-l'œil, à une mystification, à une ironie et rappelle certain personnage de *l'Enfide travesti*, l'ombre de cocher qui, dans les Enfers, frottait l'ombre d'un carosse avec l'ombre d'une brosse.

Ce requisitoire âpre et moqueur qui tombait naguère des lèvres d'une Américaine aboutissait

naturellement à la glorification du Nouveau-Monde aux dépens de l'ancien, à la répétition de l'hymne cher à M. Demolins sur la supériorité des Anglo-Saxons. Vous autres Français, me disait mon interlocutrice, vous êtes des gens très arriérés, même lorsque vous avez la tentation, aussi louable que fugitive, de devenir des réformateurs. Vous prenez toutes les réformes par les petits côtés, par les surfaces, mais vous ne pénétrez jamais jusqu'au fond des problèmes et des difficultés. Aussi les solutions que vous indiquez ne sont-elles, en général, que des apparences et des simulacres. Vos féministes qui ont la bouche remplie de belles phrases sur l'émancipation des femmes, n'échappent pas à la règle générale : ils ne font rien, et même ne proposent rien, n'imaginent rien pour détruire l'esclavage domestique qui déshonore votre vieux continent. A l'expression d'étonnement qui se peignit dans mes yeux, répondit un déluge d'éloquence : " Votre domesticité n'est-elle pas la pire des servitudes, misérable survivance des âges de ténèbres ? Le dixième de la population européenne se résigne pour un morceau de pain, à cirer des souliers, la besogne la plus abrutissante qui fut jamais. Est-ce que la femme peut être émancipée moralement et socialement, si elle reste soumise à l'obligation d'accomplir, plusieurs fois par jour, de ses propres mains, une opération aussi nécessaire qu'idiote ? En Amérique, le problème, s'il n'est pas résolu, est en voie de l'être ; l'usage des machines à cirer les souliers se généralise et commence à affranchir les femmes d'une corvée qui, en tous les pays, leur incombe sans autre raison valable que le bon plaisir du sexe barbu. "

L'obligation de laver la vaisselle n'est pas plus ragoûtante que celle de cirer les bottes et ne prépare que très indirectement à l'exercice des professions libérales, qu'on présente aux Françaises comme une pauçée. Je rougirais d'insister (c'est toujours l'Amérique qui parle), sur une vérité que vous appelez, si je ne me trompe, une vérité de La Palisse, mais je vous ferai observer que Mme Cockrane, une de mes compatriotes, et bien d'autres à la suite, ont trouvé le moyen d'épargner à des créatures humaines la

honte et l'ennui de nettoyer les plats et les assiettes. Connaissez-vous Mme Cockrane ? me demanda mon interlocutrice. — Je dus avouer avec confusion que je n'avais jamais entendu prononcer ce nom et j'appris que Mme Cockrane avait inventé une machine qui lave, essuie et sèche en moins de trois minutes vingt douzaines d'assiettes ou de plats. Les gens riches ou aisés achètent l'appareil dont ils se servent à domicile, et les pauvres envoient leur vaisselle à l'usine, qui fonctionne en grand et en gros. Je n'ai pas pu savoir, par exemple, qui répondait de la casse.

Tous les débris de l'esclavage antique et du servage du moyen-âge disparaîtront ainsi progressivement sous l'action bienfaisante du machinisme qui n'en est encore qu'à ses débuts, même dans les pays anglo-saxons qui ont devancé pourtant et devanceront toujours les races inférieures, c'est-à-dire à peu près tout l'univers, dans la voie du progrès. Mon Américaine ne m'a point dissimulé que toutes ces merveilles, machines à cirer les souliers, à laver la vaisselle, à balayer les planchers, à broser les tapis, etc., ne remplissaient encore leur tâche émancipatrice que dans les grandes villes américaines ; mais elle compte beaucoup sur le transport de la force à domicile pour libérer la femme des servitudes domestiques, même dans les campagnes les plus reculées. La force à domicile, l'établissement de calorifères communs qui chaufferaient toute une ville en dispensant d'allumer des feux dans chaque maison particulière, voilà les conditions des grandes civilisations de l'avenir et surtout de l'émancipation des femmes.

Surprenant un léger sourire dans mes yeux et sur mes lèvres, la fougueuse Yankee se hâta de formuler sa conclusion : " Ne criez pas au paradoxe, je vous en prie, me dit-elle. Toutes les femmes n'aspirent point à devenir avocats, médecins, journalistes ou députés, mais toutes, dans des proportions diverses, sont intéressées à ce que les machines soient chargées de cirer les souliers et de laver la vaisselle. Les temps, viendront plus rapidement peut-être qu'on ne l'imagine où les jeunes filles se refuseront, en France, comme aux États-Unis, aux services de

la domesticité et où les Français les plus routiniers n'auront plus pour serviteurs que des appareils mécaniques

— Que feront, répondis-je, les jeunes filles et les femmes ainsi émancipées de l'esclavage domestique ? A quelles occupations se voueront-elles pour vivre ?

La riposte à mon interrogatoire sceptique ne se fit point attendre : " Ces jeunes filles épouseront des maris qui gagneront de gros salaires et passeront à élever leurs enfants le temps qu'elles employaient à laver la vaisselle. "

J'abandonne à l'appréciation de mes lecteurs cette conversation où le bon sens se mêle à l'utopie.

L'administration de l'enregistrement de Marseilles vient de faire saisir et mettre en vente aux enchères publiques le couvent des capucins, sis rue Croix-de-Regnier, 49.

La vente aura lieu à la barre du tribunal, le 29 courant. Les affiches sont apposées.

Cette mesure est prise à la suite d'un jugement, les capucins refusant d'acquiescer les droits d'accroissement édictés par la loi de 1894, et résistant à toutes les sommations de l'administration.

" Les journaux de Vienne continuent à s'occuper beaucoup du procès des Assomptionnistes français et d'une intervention possible du pape Léon XIII. On rapporte à ce propos, un amusant incident qui se serait produit peu de temps avant la mort du célèbre cardinal de Hohenlohe.

" Le cardinal avrit obtenu une audience du pape et était en train de conférer avec lui au sujet des affaires catholiques allemandes, lorsqu'il s'aperçut qu'un rideau placé derrière le pape, s'agitait légèrement. Le cardinal se leva immédiatement, souleva le rideau, et constata qu'un jésuite se trouvait derrière. Il se tourna alors vers le pape, et d'un ton respectueux mais ferme, lui dit : " Sainteté, je continuerai la conversation lorsque nous serons seuls. "

" L'histoire est authentique et elle caractérise certaines méthodes employées par la camarilla du Vatican. "

VOLS SACRILEGES

Les journaux cléricaux se lamentent sur un vol commis dans l'église de Vendine (Haute-Garonne).

Un vol avec effraction d'un ciboire en argent vermeil, d'une valeur de 72 francs, et d'un ostensor de même métal estimé 15 francs a été commis à l'église de cette commune dans la nuit du 21 au 22 courant.

Les malfaiteurs, restés inconnus, ont pénétré dans l'église, distante de cent mètres de toute habitation, en passant par une fenêtre de 50 centimètres de haut sur 40 centimètres de large, après avoir brisé les carreaux de la croisée. Puis ils ont ouvert le tabernacle à l'aide de la clef qui se trouvait sous la serviette de l'autel et emporté le précieux métal, jetant à terre les hosties contenues dans le ciboire

Avant de quitter l'église, les voleurs ont fouillé l'armoire à linge du desservant et bu, pour se reconforter sans doute, un demi-litre de vin blanc.

Bien entendu, un pareil délit mérite un châtiement et il serait déplorable que les voleurs puissent échapper à la justice mais nous ne trouvons pas qu'il soit indispensable de crier comme des écorchés.

Après tout, l'Eglise professe la religion du Christ, qui est né dans une étable et qui a vécu dans la pauvreté.

Si l'Eglise imitait son fondateur, suivait ses préceptes et employait ses richesses au soulagement des malheureux, elle aurait moins souvent à déplorer de semblables incidents.

PRECAUTIONNEZ-VOUS

Si vous avez fréquemment des accès de toux, ayez une bouteille de BAUME RHUMAL avec vous.

Voyez l'annonce de la DERMATINE sur la dernière page.

ILS SONT D'ACCORD

Interrogez qui vous voudrez. Tous ceux qui ayant toussé ont fait usage du BAUME RHUMAL, vous diront qu'ils ont été guéris promptement et radicalement à peu de frais. 187

Le Petit Homme

— Noble, vaillant et juste comte d'Almuja, mon seigneur et mon père, pourquoi me laissez-vous à la maison au lieu de m'emmener avec vous combattre les Maures ? Ne suis-je pas en âge de guerroyer, puisque j'aurai, le mois qui vient, douze ans ? Vive Dieu ! sachez que je suis un homme, et capable de le montrer.

Ainsi parle Miguelotto, le fils et l'héritier du comte, avec un tel sérieux que sa mère et ses deux sœurs qui ont envie de rire, n'osent point le faire. Le comte, lui, n'a pas même envie de sourire. Mais des larmes de joie fière lui montent aux yeux, à l'idée que son fils est digne de lui. Aussi lui répondit-il, non moins sérieux :

— Je sais que tu es un homme, Miguelotto, et capable de le montrer. Et tu le montrerais j'en suis sûr, en combattant avec moi les Maures. Si donc je te laisse à la maison, ce n'est point parce que je ne te crois pas en âge de guerroyer, c'est parce que, moi parti, il faut qu'à la maison, précisément, il reste un homme.

— La raison est bonne réplique Miguelotto, et je vous rends mille grâces, mon seigneur et mon père, d'avoir bien voulu me faire l'honneur de me la donner. Tenez pour certain qu'elle me satisfait pleinement, et que vous n'aurez pas à vous repentir de m'avoir ainsi confié, en votre absence, votre place à remplir et votre nom à défendre.

Tandis que le comte serre son fils bien-aimé sur sa poitrine, la comtesse ne peut s'empêcher, cette fois d'échanger avec les deux sœurs de Miguelotto un regard ironique ; et l'orgueilleuse femme, du haut de ses trente-neuf ans, et les jeunes filles, l'une de vingt ans, et l'autre de dix-huit, toutes les trois ensemble murmurent : " Oh ! le petit homme ! "

— Soit ! riposte Miguelotto qui les a entendues. Je serai le petit homme, en effet, mais qui, si l'occasion s'en présente, aura tout de même grand courage. J'en jure par mon saint patron qui a terrassé le Diable, je saurai terrasser, comme lui, quiconque porterait atteinte au blason du comte d'Almuja, mon seigneur et mon père.

Le soir même, le comte étant parti, Miguelotto exige que, désormais, tout le monde à la maison l'appelle, non plus Miguelotto, mais bien don Miguel, et que les écuyers de la servidumbre viennent prendre de lui, don Miguel, les ordres et la consigne de la maison, puisqu'il en est le gardien, puisqu'il en est l'homme.

En vain, la comtesse et les deux sœurs de Miguelotto ont essayé de tourner en ridicule une telle exigence, et ont continué à l'appeler Miguelotto et petit homme ; il a continué, lui, à rester grave, à faire ce qu'il jugeait son devoir, à veiller consciencieusement sur la maison, puisqu'il en est le gardien, puisqu'il en est l'homme,

Des mois et des mois se sont passés de la sorte, puis un an tout entier a pris fin ; et non seulement la comtesse et les deux sœurs de Miguelotto ont cessé de faire attention à lui, mais la servidumbre elle-même a pris le parti de ne plus lui obéir ; ce qui n'empêche pas le petit homme de veiller sur la maison, puisqu'il en est le gardien, puisqu'il en est l'homme.

— Alerie ! alerte ! Levez-vous tous, écuyers de ma servidumbre, et aux armes ! Des voleurs et des assassins se sont introduits dans la demeure de mon seigneur et père. Je suis arrivé à temps pour tuer l'un d'entre eux. Mais les autres ont pu s'enfuir par les jardins. Poursuivez-les ! Arrêtez-les ! Alerte ! écuyers de ma servidumbre, et aux armes !

En sursaut, à ces cris de Miguelotto, la servidumbre s'est éveillée. On a pris des épées, des épieux, des poignards, et l'on a couru dans les jardins. Mais on n'y a trouvé personne. Les voleurs et les assassins s'étaient enfuis, en effet, et bien subitement sans doute, car ils n'avaient laissé aucun vestige ni de leur fuite, ni de leur venue, absolument aucun.

Dans les appartements, en revanche, des témoignages restaient de leur présence, témoignages sanglants montrant de reste que Miguelotto n'avait pas crié alerte dans un canchemar d'enfant épouvanté, mais qu'il avait eu à faire vraiment à une bande de brigands féroces, et qu'il avait dû leur tenir tête, puisqu'il en avait tué un.

Celui-là gisait dans la chambre même de la

comtesse, au pied du lit de la comtesse d'Almu-
jas ; et Migue!otto, non content de lui avoir
percé le cœur par un grand coup d'épée, lui
avait ensuite écrasé la tête avec le pommeau de
l'épée, le frappant tant et tant de fois que le visa-
ge était une informe et rouge bouillie.

Mais, si étranges que fussent de pareilles dé-
clarations, il n'y avait pas moyen, encore un
coup, d'en imputer l'étrangeté à quelque vision
de Miguelotto en proie au cauchemar ; car bien
réelle, du moins, était la présence de ce cadavre
nu, estoqué au cœur et défiguré ensuite ; et bien
réels aussi, trop réels, étaient les meurtres com-
mis par les brigands.

Hélas ! hélas ! n'avaient-ils pas dû être plu-
sieurs en effet, ces assassins, pour laisser en si
peu de temps de si sanglants témoignages de
leur venue, à savoir ces trois tristes mortes, la
comtesse d'Almuja poignardée dans son lit, et
les deux sœurs de Miguelotto poignardées aussi,
dans la chambre voisine, elles, à la porte même
de leur infortunée mère ?

Que Miguelotto, devant un tel massacre, et
après avoir tué le chef des brigands, eût perdu
la raison au point de s'acharner à écraser la tête
du misérable, il n'y avait pas lieu de s'en éton-
ner ; et moins étonnant encore semblait-il que,
cette raison ainsi perdue, il ne l'eût pas retrou-
vée depuis. N'y avait-il pas là de quoi rester
fou ?

Et fou il paraît, en effet, le pauvre Miguelotto,
ne pouvant rien répondre au juge qui lui de-
mande en vain mille détails comment la chose
est arrivée, combien étaient les gens, par où ils
sont entrés, par où sortis, de quelle façon lui Mi-
guelotto, a été mis en leur présence, si c'est par
basard ou en guettant, et bien d'autres choses.

A quoi le pauvre Miguelotto, désormais frappé
de stupeur, les yeux hagards, la tête vide, la
langue muette, demeure ainsi qu'une statue, non
seulement sans donner aucun renseignement,
mais avec l'air de ne rappeler rien, comme si
toute cette horrible histoire s'était passée dans un
rêve rêvé par un autre que lui-même.

Tel le retrouve, en revenant de la guerre, six
mois plus tard, le noble vaillant et juste comte
d'Almuja, dont le cœur se brise au poids de tant
de désastres, lui, dont la loyale épouse et les

deux aimables filles sont mortes assassinées, et
dont le fils, le digne héritier, Miguelotto le petit
homme, n'est plus qu'un lamentable idiot.

Seul en face de ce muet, le comte pleure sur
sa maison détruite ; mais soudain voici que le
muet parle, oui, parle, d'une voix où ne sauglotte
plus la démence, et par laquelle au contraire,
s'exprime la raison même ; et Miguelotto, em-
brassant son père d'abord, dans une virile étrein-
te, lui dit ensuite, gravement et les yeux dans
les yeux :

— Noble, vaillant et juste comte d'Almuja,
mon seigneur et mon père, depuis six mois, je
feins d'avoir perdu le sens et la parole, pour ne
révéler à personne ce que je voulais révéler à
vous uniquement, à savoir que vous n'avez pas
à vous repentir de m'avoir confié, en votre ab-
sence, votre place à remplir et votre nom à dé-
fendre.

Et au comte stupéfait, il narre la véridique
histoire que tout le monde ignore, comme quoi
il a entendu, une nuit, ses deux sœurs rire de ce
qu'elles avaient vu, par un trou de serrure, se
passer cette nuit-là dans la chambre de la com-
tesse leur mère, et comme quoi, lui, Miguelotto,
l'homme de la maison, il était allé regarder par
ce trou de la serrure.

— Ah ! s'écrie-t-il, noble, vaillant et juste
comte d'Almuja, mon seigneur et mon père, ce
que j'ai vu là, souffrez que je n'zu souille pas ma
bouche et vos oreilles en le disant. Tout ce que
je puis vous dire, c'est que j'ai tué, comme je le
devais, les deux coupables d'un pareil forfait, et
les deux témoins qui l'avaient regardé.

E'homme, ajoute-t-il, je l'ai dévêtu et défigu-
ré, afin qu'on ne pût le reconnaître et qu'on prit
pour un chef de brigands ce vulgaire larron de
votre honneur. Ainsi le blason de notre maison
reste pur, puisque nul au monde n'en sait la
tache. Non, nul au monde, mon seigneur et
mon père, nul au monde, sauf vous et moi.

Et encore, reprend il, pouvez-vous dire que
désormais vous êtes seul à le savoir. Car l'uni-
que témoin qui de meure de cette honte, ô mon
seigneur et mon père, ô noble, vaillant et juste
comte d'Almuja, l'unique témoin qui en de-
meure, c'est le petit homme qui, vous n'en dou-
tez pas, est un homme et capable de le montrer.

Et, disant, Miguelotto, le petit homme, après
avoir de nouveau embrassé le comte dans une
virile étreinte, lui serre la main loyalement, non
plus en fils, mais en égal, non pas avec des lar-
mes, mais avec des étoiles dans les yeux ; puis,
d'un grand coup de poignard en plein cœur, aux
pieds de son père il se tue.

POUR VOUS, MESDAMES !

Le secret de ce pouvoir étrange que la femme possède sur l'homme, ce pouvoir dont nul ne peut se soustraire, réside surtout dans la beauté des traits et de la peau. Aussi, une femme qui veut conserver tout son empire doit-elle faire tout en son pouvoir pour bien garder ces deux biens inestimables. Dans ce pays, malheureusement, les maladies et les décolorations de la peau sont nombreuses et variées, et jusqu'à ce jour, nul remède efficace n'avait encore été trouvé pour leur traitement.

Aujourd'hui la science vous offre d'une préparation que vous pouvez réellement qualifier du nom de sauveur, et elle justifiera ce titre. C'est la Dermatine, qui vous rendra la peau plus belle que celle du plus rose bébé de vos rêves.

L'application en est facile, elle ne laisse aucune trace pendant que vous vous en servez et la guérison est prompte et assurée.

Quoi de plus désagréable pour une jeune et jolie femme de se voir défigurée par ces plaques d'un jaune intense, qui lui rendent la vie douloureuse. Avant la découverte de ce merveilleux procédé, les femmes étaient bien obligées de subir leur triste sort et de se résigner; mais à présent il n'y a plus de raison de se désoler, puisqu'elles ont à leur portée un remède unique.

Les taches de rousseur disparaissent comme par enchantement devant ce conquérant qui ne s'arrête jamais avant d'avoir remporté une victoire complète.

Les comédons (taches noires) s'enfuient et ne reparaissent plus après avoir subi l'action de la Dermatine.

Enfin toutes les décolorations de la peau sont guéries en très peu de temps et l'expérience vaut la peine d'être tentée.

Conservez votre beauté, mesdames, c'est un des biens les plus précieux que vous possédez.

Rendez service à vos amies qui sont dans le même cas en leur signalant la venue de ce messie.

Elles vous remercieront d'avoir été la cause indirecte de leur bonheur.

Voyez l'annonce de la Dermatine.

LA DERMATINE

POUR LA GUÉRISON DU

Masque,
des Taches de Rousseur,
des Comédons et
de toutes les décolorations
de la Peau.

~~~~~  
**GUÉRISON GARANTIE**  
~~~~~

Toutes les femmes affectées par le Masque, les taches de Rousseur, les Comédons et toutes les Décolorations de la Peau, viennent de trouver

Un Sauveur !

C'est la

Dermatine

Une préparation qui enlève en quelques jours toutes les taches de la Peau, quelles qu'elles soient.

~~~~~  
**Prix: 50c. et \$1.00 la Bouteille.**  
~~~~~

S'adresser

Tiroir Postal 2184,

MONTREAL, CANADA